Zeitschrift: Générations : aînés

Herausgeber: Société coopérative générations

Band: 35 (2005)

Heft: 9

Artikel: Martine Brunschwig Graf : "Je m'étais fait la promesse de ne pas changer!"

Autor: Prélaz, Catherine / Graf, Martine Brunschwig

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-826122

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

MARTINE BRUNSCHWIG GRAF

«Je m'étais fait la promesse de ne pas changer!»

Martine Brunschwig Graf s'apprête à quitter le gouvernement genevois, après douze ans de règne à la tête des écoles puis des finances. A l'heure du bilan, nous avons préféré la rencontrer pour un portrait, celui d'une femme qui a su rester elle-même.

Rien ne prédestinait cette native de Fribourg à s'établir à Genève. Aucune tradition familiale ne laissait présager qu'elle ferait une carrière politique et s'imposerait, douze ans durant, comme l'une des figures les plus marquantes du gouvernement genevois. Longtemps responsable du Département de l'instruction publique, Martine Brunschwig Graf a repris les finances après l'élection de Micheline Calmy-Rey au Conseil fédéral. Dans trois mois à peine, elle quittera définitivement son siège de conseillère d'Etat, pour retrouver la vie d'une citoyenne presque comme les autres.

Alors qu'elle se prépare à ce changement de vie, sans excès de nostalgie, nous l'avons rencontrée entre son bureau du Département des finances et son lieu de vie au cœur de la cité, sur ce pont de l'Ile qui est le plus ancien pont genevois. Conduisant de l'un à l'autre, la promenade des Lavandières trace son chemin idyllique entre deux bras du Rhône, petite oasis de verdure et d'évasion en pleine ville. Un cadre qu'elle chérit et dont elle nous fait partager les charmes. Martine Brunschwig Graf est une femme nature, que l'exercice délicat et parfois ingrat de la politique n'a pas abîmée.

– Réussir une carrière politique, était-ce votre ambition?

– Pas du tout. Il n'y avait aucune tradition politique dans ma famille. A Fribourg, où je suis née, mes parents étaient restaurateurs. Même s'ils avaient beaucoup d'amis dans la politique, je crois qu'ils ont toujours pensé que celle-ci n'était pas la meilleure voie à suivre, ni pour eux-mêmes ni pour leurs huit enfants.

– Vos parents vous ont-ils en revanche transmis le sens de l'engagement?

– Faire partie d'une famille de huit enfants, ce n'est pas tout à fait banal, cela donne le sens des responsabilités. J'étais la troisième – une sœur et un frère me précédaient – et nous nous débrouillions beaucoup seuls. Quant à nos parents, très engagés dans la vie civile, ils nous ont en effet donné l'exemple. Finalement, si ce sont surtout

des concours de circonstances qui m'ont conduite à la politique, mon éducation y est aussi pour quelque chose.

– A quelle profession vous destiniez-vous ?

– J'ai fait l'université en sciences économiques. Tout au long de ma vie, mes choix ont été motivés par la curiosité, quand je ne connaissais pas un domaine, ou par intérêt pour celui-ci. La communication m'intéressait beaucoup. J'ai choisi l'option économétrie, une spécialité assez particulière. Pour moi, l'université était avant tout l'occasion d'apprendre, de former son esprit, après quoi il s'agissait de trouver un travail. A Fribourg, dans les années septante, les emplois étaient plutôt rares, et la plupart d'entre nous partions travailler à Berne. C'est ce que j'ai fait, à l'Association suisse des employés de banque. Après ma licence, ma mère m'avait conseillé d'approfondir mon allemand, et d'apprendre la sténodactylo. Aujourd'hui encore, je tape à l'aveugle plus vite que la plupart des secrétaires, et je suis capable d'écrire n'importe quoi en sténo, même si je ne l'ai jamais utilisée ! Cette formation, je l'ai suivie en me disant que, quoi qu'il arrive, je pourrais ainsi gagner ma vie.

– De Fribourg, vous voici à Berne. Comment êtes-vous par la suite arrivée à Genève ?

– Dans la capitale, je fréquentais les Romands de Berne, des gens des milieux économiques, mais aussi journalistiques. Je me suis fait des amis. Deux d'entre eux m'ont encouragée à postuler auprès de la Société suisse pour le développement de l'économie – la SDES, devenue aujourd'hui *economiesuisse* – mais je ne pensais pas avoir les compétences requises, et je n'avais pas particulièrement envie de travailler à Genève. Quand je me suis décidée, la place était déjà repourvue, mais le libéral Gilbert Coutau, alors directeur de la SDES, a créé un nouveau poste. Celui-ci était pour moi. J'ai quitté Berne quasiment du jour au lendemain, et suis arrivée à Genève début juillet 1978.

– C'est donc à Genève que la politique est entrée dans votre vie.

– Lorsque j'ai commencé à la SDES, Gilbert Coutau avait été élu la veille président du Parti libéral genevois. Je ne le savais pas, je n'avais pas lu les journaux, en tout cas pas les informations genevoises. Il m'a parlé du Parti libéral, dont j'ignorais tout. Sur mon dossier, il était d'ailleurs précisé : « Ne connaît rien à la politique ! » C'était vrai. Longtemps, je n'ai appartenu à aucun parti. J'ai écrit pour les libéraux, participé à l'organisation de campagnes électorales, mais je ne voulais pas être membre. Je ne pensais même pas rester à Genève, et mes papiers se trouvaient toujours à Fribourg, où j'avais toute ma famille et de nombreux amis. C'est seulement en 1985 que je me suis établie officiellement à Genève, et que le Parti libéral m'a proposé de m'inscrire sur la liste pour le Grand Conseil. Je n'ai évidemment pas été élue. On ne me connaissait pas, et je n'avais pas mené campagne pour ma propre personne.

– Désormais, vous n'en étiez pas moins membre du Parti libéral...

– Oui, et à partir de là, tout est allé très vite. Dix ans tout juste après mon arrivée à Genève, je me suis retrouvée à la présidence du parti. Aux élections suivantes, j'étais élue députée au Grand Conseil. Quant au Conseil d'Etat, c'est un concours de circonstances qui m'a amenée à y être candidate. Je n'ai pas dit non, mais je n'y tenais pas plus que ça. J'avais été nommée secrétaire romande de la SDES, j'avais du plaisir à diriger ce bureau et à travailler avec des gens que j'avais engagés. En 1993, tous les partis présentant un grand nombre de candidats, les libéraux ont décidé d'en avoir trois, et cette troisième candidate, c'était moi.

– En 1993, vous êtes élue au Gouvernement genevois, et vous y resterez douze ans. Le goût de la politique vous est-il venu en la pratiquant ?

– Je m'y suis de plus en plus intéressée. Concernant le choix d'un parti, il est clair que si vous avez été éduqué à prendre des responsabilités, vous irez plus facilement chez les libéraux. Cela correspondait profondément à ma vision du monde. Quant au Conseil d'Etat, ce fut un choc. Moi qui ne suis jamais malade, j'ai assumé ma première semaine de conseillère d'Etat avec 40 de fièvre, sans comprendre ce qui m'arrivait. Le moment le

Photos Philippe Dutoit

« Mon élection au Conseil d'Etat a été un grand choc. »

plus impressionnant est celui où l'on prête serment. J'ai éprouvé une sensation que je n'ai plus jamais ressentie. Extérieurement, rien ne transparaît, mais à l'intérieur tout tremble. C'est une impression terrible, mais qui témoigne que l'on prend conscience de la mesure de l'événement. Et la vraie mesure, ce n'est pas un titre, ce n'est pas une fonction honorifique, ce n'est pas le fait d'être connu, mais la responsabilité que tout cela implique. C'est énorme. En l'espace de quelques jours, toute votre vie est bouleversée, et le regard que les gens portent sur vous change aussi.

– Comment avez-vous fait pour rester vous-même ?

– J'ai préservé mon environnement: mon mari, ma famille, mes amis. Je suis entourée de gens fidèles et exigeants. Je ne peux pas me laisser aller à la médiocrité. Surtout, je ne voulais absolument pas qu'on puisse me dire, le jour où je m'arrêterais, que j'avais changé. Or, pour ne pas se dénaturer, pour ne pas devenir une autre personne, il faut voir ses proches régulièrement. J'ai toujours respecté mes rendez-vous amicaux. Il y a la fonction, et il y a soi-même.

– Etes-vous contente aujourd'hui d'arriver au terme de votre troisième et dernier mandat de conseillère d'Etat ?

– Sincèrement, oui. Cela va me donner une nouvelle liberté. En entrant au Conseil national, je suis redevenue parlementaire, ce que j'aime beaucoup aussi. Je pourrai aussi recommencer à lire les journaux plus tranquillement, même si je me suis toujours efforcée de ne pas prendre de front les attaques des journalistes. Il vaut mieux attendre le lendemain pour lire un article qui vous concerne, cela fait toujours moins mal que le jour même !

– Même après plusieurs années au pouvoir, demeure-t-on vulnérable ?

– Je dirais plutôt qu'on est toujours en train de douter. Je fais mon examen de conscience tous les jours, en me demandant si j'ai agi de mon mieux. Parfois, une chose qui a nécessité un immense effort et qui est une réussite me semble toute petite une fois qu'elle est accomplie. Restent les questions. Cela dit, si on fait les choses honnêtement, on a toujours de bonnes raisons d'avoir agi comme on l'a fait. Je crois n'avoir jamais trahi ni mes idées ni mes convictions.

«Je crois n'avoir jamais trahi ni mes idées ni mes convictions»

Photos Philippe Dutoit

« Ce sont surtout les circonstances qui m'ont conduite à la politique. »

– Que va-t-il vous manquer de cette vie de conseillère d'Etat ?

– Les gens. C'est une vie très riche. Il y a mes collègues du gouvernement, il y a toutes ces personnes qui dans l'administration s'engagent véritablement. Je ne pense pas en revanche que les séances du Grand Conseil vont souvent me manquer, même si elles m'offraient la possibilité d'intervenir et de batailler. Je le ferai ailleurs.

– Vous ne pensiez pas venir à Genève, encore moins y rester. Et vous vous êtes engagée pour ce canton comme peu le font. Comment l'expliquez-vous ?

– En réalité, je suis reconnaissante envers ce canton de ses capacités d'intégration, y compris à l'égard des Confédérés. Je pense avoir donné tout ce que je pouvais donner, sans jamais trahir mon canton d'origine. J'ai beaucoup d'affection pour Genève, pour ce canton, pour ce qu'il est, pour ses contradictions. Beaucoup d'affection pour les gens qui l'habitent. J'éprouve quelquefois aussi de l'exaspération devant la difficulté qu'il y a à le conduire. Je m'y suis attachée profondément.

– Par certains côtés, êtes-vous devenue bien Genevoise ?

– Oui, et même très calviniste, comme certains l'ont dit parfois. Récemment, en tant que présidente du Conseil d'Etat, j'ai prononcé le discours d'inauguration du Musée international de la Réforme. Cela m'a profondément touchée. Etre originaire d'un canton catholique, de mère catholique et de père juif, vivre dans un canton imprégné par l'esprit de Calvin et parvenir à faire un discours qui convienne aux protestants sans trahir personne, je crois que c'est un exercice qu'on peut tenter à Genève, mais peut-être moins facilement ailleurs.

– Vous êtes également restée très liée au canton de Fribourg...

– Quand je m'y rends, je rentre aussi chez moi. Il est très intéressant de voir comment vivent les Confédérés de Genève. Plus nombreux que les Genevois – ils représentent un gros tiers de la population – ils gardent un lien avec leurs origines. Je fréquente très régulièrement le cercle des Fribourgeois de Genève. Nous participons tous aux fêtes patriotiques genevoises, mais, très attachés au terroir fribourgeois, nous nous levons tous aussi pour chanter *Le Vieux Chalet*. Notre Confédération vit de cela, de cette diversité, de cette capacité d'intégration et de préservation de ses origines. Cela constitue le ciment de ce pays. Adhérer aux règles du lieu où l'on vit, faire en sorte que ce lieu se porte bien, tout en gardant ses spécificités, c'est cela, le secret du melting-pot.

« Je me suis profondément attachée à Genève. »

– Vous ne vous êtes jamais affichée comme féministe. Etes-vous consciente cependant qu'un parcours tel que le vôtre est un bel exemple pour les femmes ?

– A la maison, la règle était que l'on n'est pas «plus dommage» les uns que les autres. Nettoyer, débarrasser la table, faire la vaisselle n'étaient pas des fonctions réservées à une catégorie plutôt qu'à une autre. Sans pratiquer un féminisme engagé ni revendicateur, j'ai toujours donné leur chance aux femmes, simplement parce que j'ai découvert en elles beaucoup de talent. Pour ce qui est de mon parcours, il doit en partie au hasard, mais aussi au courage.

– Le courage, est-ce pour vous la valeur suprême ?

– Oui, et c'est souvent ce qui manque. La politique, c'est une longue chaîne de gens qui acceptent à un moment donné de porter leur part du fardeau. Vous avez toujours le choix d'accepter ou de refuser de le faire. Mais si vous acceptez, vous vous devez de donner le meilleur de vous.

Pour ma part, je n'ai jamais pris une seule décision par souci électoral ou partisan. Il faut faire des choix, et on n'est pas toujours compris. J'ai beaucoup d'admiration pour Churchill, qui n'a pas toujours été compris non plus. Il a eu le courage de dire des choses désagréables. Il n'a pas promis la Lune, mais «du sang et des larmes». C'est ce courage qui nous manque tant aujourd'hui. Je pense aux générations qui nous ont précédés, aux plus anciens d'entre nous, ceux qui ont 80 ans et plus. Ce sont des gens qui sont entrés dans la guerre sans la moindre idée de quand elle se terminerait. Ils ont tenu bon, gardé courage, continué de vivre et de construire. Je leur dis: «Chapeau!» Aujourd'hui, si on ne peut pas promettre que demain sera mieux, on provoque une dépression généralisée. C'est à cause de cela que notre monde ne va pas bien.

– On ne doute pas que vous continuerez de vous engager au nom du courage et de la vérité, mais qu'allez-vous faire, pour vous-même, de votre liberté bientôt retrouvée ?

– J'ai déjà accepté une présidence dans le domaine social, qui me tient très à cœur, mais qui ne sera officielle qu'à la fin de l'année. Ce qui me passionne aussi, ce sont les projets d'aide au développement. J'ai contribué à en mettre un sur pied au Mali, et j'aimerais de temps en temps faire un voyage pour aller voir ce qui se passe sur le terrain.

Surtout, je me réjouis d'avoir du temps pour faire les choses comme il le faut. J'espère pouvoir enfin me remettre au piano. J'aime lire, apprendre, alimenter mon esprit. Peut-être même la grande dormeuse que je suis parviendra-t-elle à vaincre ses «attaques de paupières» et à ne plus s'endormir à dix heures du soir...

Propos recueillis par Catherine Prélaz

Mes préférences

Une couleur	Le jaune
Une fleur	La violette
Un parfum	Le tilleul au début de l'été
Un pays	La Suisse
Un paysage	Le Rhône au Moulin-de-Vert
Un livre	*Le Seigneur des Anneaux*, de Tolkien
Un écrivain	Balzac
Un musicien	Schubert
Un réalisateur	Robert Altman
Une personnalité	Churchill
Un animal	Le dauphin
Une qualité humaine	Le courage
Une recette	Le pot-au-feu de canard
Une gourmandise	Le chocolat noir ou blanc
Un rêve	Assainir les finances publiques